

Un autre “*poemetto*” de Giovanni Pascoli

Beaucoup d’oiseaux, et autres bêtes, chez Pascoli (comme déjà chez Leopardi) ; quand le poète se résigne mal à devoir être un sacrifié de la vie, au nom d’une œuvre plus haute, comme le taurillon arraché à sa jeune gardienne pour être mené à l’abattoir ? – peut-être (mais seul l’auteur, tel Flaubert en l’occurrence, pourrait dire : « Mon personnage, c’est moi »). En tout cas la compassion, et la communauté des vivants à chaque fois, vivants en sursis, dans un monde où règne le mal. Sur la scène littéraire, les animaux aussi ont leur existence autonome, pour qui sait regarder autour de soi. Et nul autre, surtout pas le critique, ne doit, ne peut, se mettre à *la place de...*, comme si la très précieuse énigme poétique parvenait à s’abstraire – et s’exclure enfin – des lectures individuelles, toujours créatrices, renouvelées, imprévisibles. Sans être affectée : elle existe, en toute présence. Alors, le texte où le réel habite a force de vérité, comme lorsque Leopardi, justement, rapporte qu’un paysan ayant amené un bœuf à son acquéreur boucher, « indécis entre partir ou rester [...] ayant vu l’animal s’effondrer par terre se mit à pleurer toutes les larmes de son corps » (*Zibaldone*, 29).

Sympathie des créateurs avec la nature souffrante. Révolte, souvent rentrée. Nous avons déjà présenté ici de tels *poemetti* (poèmes longs) pascoliens, dont certains sont enfin édités en France ces jours-ci. Voici encore, presque en marge de *L’impensé la poésie* (éd. Mimésis, 2018), livre récent sur Pascoli – avec une ample anthologie du poète de Barga –, cette traduction inédite.

Jean-Charles Vegliante

Le taurillon

I.

Sur la rive du Serchio, à Salvapiane,
en deçà du Pont où fait halte pour boire
le charretier venu de la Garfagnane,

depuis Castelvecchio conduisent, les soirs
des jours de fête, leur tout petit troupeau
nombre de jeunes filles aux tresses noires.

Elles s’assoient là sur la berge, menton
dans une main, regardant les peupliers
blancs du fleuve ; et elles parlent. Mais le vent

apporte un brouhaha de voix, des échos
de feux d’artifice, un écho bref de pas
et un confus tremblement de cloches doubles.

Il est doux d’écouter alors, mais la tête
attirée ailleurs, ces quelques simples mots...

un peu recouverts par les cloches en fête !
ailleurs... au Serchio qui brille, ou au soleil
qui prend le mont... ô Nelly ; et aux ourlets
de ton tablier, et même aux vaches seules
qui broutent les flouves sous les châtaigniers.

II.

Tiens... ce veau – à son gros œil tu apparais
immense, avec un arbre souple à la main,
quand avec une tige tu le conduis –

il regarde, surpris, le mont neuf, la plaine :
toute une sylve, le mont ; et la descente
semblable à un tendre velours de froment.

Lui qui jamais n'avait connu de printemps
agite sa dure queue raide, et salue
le monde beau. Avant, cela n'était pas :

il s'y retrouve ; il flaire la brise, il flaire
la terre ; dans l'air d'une secousse il jette
les cornes brèves de son front animal

et de ses pattes impatientes retourne
la terre. Le ciel est en entier plein d'or,
Nelly, et le sol est tout empli de menthe.

Il voudrait remplir de sa joie le sonore
espace, le veau, tirant de sa profonde
gorge un mugissement rauque de taureau.

Une génisse lointaine lui répond.

III.

Donc, Nelly, tu ramènes un taurillon ;
mais calme, car il te voit toujours devant
avec à la main le grand arbre flexible.

Te voilà à Castelvecchio, à sa source
nouvelle, pérenne, où s'avancent en file
les vaches lourdes qui reviennent du mont.

Elles, d'un côté, au réservoir de marbre
aspirent l'eau ; quand elles soulèvent leur
cou, l'eau retombe de leurs noires narines.

De l'autre résonne, s'emplissant au jet
vif, la seille : une jeune femme surveille,
tenant son bourrelet sur ses boucles brunes.

À cette source, ô Nelly, vois que se presse
ton taurillon, pour y boire ; et de la pleine
cuvette l'eau s'écoule dans le chéneau,

si bien qu'on croirait voir pulser une veine.
Il regarde avec ses gros yeux, et ne boit :
car au-dedans de l'eau, qui se meut à peine,
il voit un couteau bleu onduler léger...

IV.

Il meugle et s'échappe. Et en meuglant il erre
deux jours, de sylvie en sylvie, par la colline,
arrachant parfois des fils d'herbe à la terre.

Il souffre et il cherche ses trous d'eau secrets
verts de cheveux-de-Vénus ; il y regarde,
et au fond le couteau coupe l'ombre humide.

Il attend au puits, si quelqu'une y remonte
le seau : en déborde presque une eau, tressaute :
au-dedans le couteau tourne, tourne, tourne.

Alors, au torrent : de la côte aérienne
il descend : le couteau est sur le gravier ;
mais le courant le heurte un peu, le soulève

peut-être, et l'emporte. Il attend. Il se couche
sur les lisses joncs, et de ses grands yeux guette,
les fixant vers l'eau à travers la jonchaie,

si jamais cette ombre de la mort au loin
emmènent les flots. Au-dessus de sa tête
le temps par sa route muette s'enfuit.

Il attend : et l'eau passe, et cette ombre reste.

V.

Le troisième jour... « *Qu'as-tu à pleurer, sotté ?
Sait rien. C'est des bêtes sans cervelle : écoute,
même nous, on ne sait ce que nous aurons !* »

dit ton père, ô Nelly. Tu cours, du côté
de la Route Neuve, tu regardes, là,
pour le voir passer même une seule fois.

Il passe : un homme devant, un par derrière :
il est entravé, fréquemment il trébuche...
Il passe... Oh ! pentes claires ! gîtes ombreux !

Et toutes ces luzernes ! tout ce sainfoin !